

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 28 (1940)

Heft: 582

Artikel: Un message de notre présidente internationale

Autor: Corbett Ashby, Margery I.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-263923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un message de notre présidente internationale

D'une lettre de Mrs. Corbett Ashby à ses collègues du Comité Exécutif de l'Alliance Internationale et aux présidentes des Sociétés affiliées — lettre datée du 15 octobre et qui vient seulement de nous atteindre! — nous détachons ce fragment que toutes nos amies seront heureuses de lire :

« Je ne sais trop que cette lettre, si elle vous arrive une fois, parviendra à nombre d'entre vous auxquelles la guerre a non seulement apporté des souffrances personnelles, mais auxquelles elle a aussi enlevé toute possibilité de travail pour notre cause ; et je sais que, pour toutes, elle est une source inépuisable de difficultés de tout ordre. Mais c'est justement en raison de tout cela que je vous demande de garder vivantes dans votre cœur et dans votre esprit, et d'engager vos plus proches collègues à garder, elles aussi, vivantes dans leur cœur et dans leur esprit, l'espérance et la volonté que les semences de notre féminisme ne sécheront pas, mais resteront prêtes à germer quand viendra pour elles le printemps. Sans doute ne pousseront-elles pas telles que nous les avons connues autrefois, mais qu'importe ? car il ne fait aucun doute qu'après cette guerre comme avant, les femmes auront besoin des femmes, et que toutes les énergies et tout le dévouement de celles qui

savent quels sont nos aspirations et nos désirs se conjureront pour que, et quel que puisse être l'ordre qui surgira du chaos, les femmes prennent la part qui leur est due dans un monde nouveau. Et plus que jamais, cette renaissance du féminisme devra se faire sur une base internationale, et mon espoir est que l'Alliance sera prête à fournir cette base.

« C'est pourquoi je souhaite ardemment que lorsque ce moment arrivera, et grâce à votre dévouement et à votre prévoyance, une femme, deux femmes, un groupe de femmes se trouvera avec lesquelles nous pourrions prendre contact. Et je souhaite aussi que parmi elles ne soient pas seulement les vétérans de notre cause, mais des femmes d'une autre génération, qui se seront fait connaître durant les jours difficiles que nous vivons, et qui seront, elles aussi, capables d'élever la voix pour formuler les besoins de l'avenir inconnu auquel nous aurons à faire face. Je vous demande de faire tout ce qu'il vous sera possible pour nous mettre en relations avec ces femmes-là quand le moment en sera venu.

Tel est le message que je vous adresse aujourd'hui, et vous savez toutes qu'il ne provient pas d'un endroit paisible et éloigné des champs de bataille. Mais il vous apporte mon espoir qui s'abreuve comme le vôtre aux sources profondes d'une noble cause. Adieu mes chères collègues et que Dieu vous bénisse.

Margery I. CORBETT ASHBY.

vaient mieux. Les autorités et les commerçants ont aussi bien que le public une leçon à tirer des événements des dernières semaines. — La tâche difficile d'ajuster des prix bas et des salaires élevés devrait être réglée de telle façon que chacun puisse vivre normalement. C'est aussi travailler pour son pays que d'aider son prochain à porter son fardeau. — Il faut donner à la jeunesse l'occasion et le désir de rendre service à la communauté, etc., etc. — Et de toutes ces contributions à la discussion, que l'on ait touché de graves problèmes ou mis en avant de petits détails, a résulté la création d'une atmosphère bienfaisante et encourageante.

En séance privée, l'Assemblée des délégués a traité de ses affaires intérieures et a entendu les rapports de ses organisations constituantes, qui ont montré comment, aussi bien sur le terrain pratique que dans le domaine intellectuel, en matière philanthropique et sociale que par la préparation aux tâches de citoyennes, chacune contribue à tisser cet avenir qui se dessine aujourd'hui sur un horizon si noir.

La deuxième journée procura à un public encore plus nombreux que la veille l'occasion d'entendre les exposés de M. Arnold Jaggi (Berne) et de Maria Fierz (Zurich) sur ce sujet : *La valeur de l'esprit confédéral*. Mlle Fierz en particulier s'attacha à montrer le travail que toute femme accomplit aujourd'hui pour le pays, même sans être enrôlée dans les services complémentaires de l'armée, ou sans faire partie d'une organisation féminine quelconque. Car le travail le plus important de tous, celui qui répond à la question : démocratie ou dictature ? est celui de l'éducation, qui est essentiellement entre les mains des femmes. Une plus grande importance doit être attachée à l'idée de solidarité entre les peuples et c'est la mission de la femme de jeter des

ponts d'une classe à l'autre, d'un être humain à un autre être humain, ce qui nous permettra de créer une vraie communauté confédérale.

A la suite d'une discussion animée, l'Assemblée décida de demander aux autorités compétentes d'empêcher le gaspillage de denrées de première nécessité, telles l'orge et le sucre livrés aux fabricants d'alcool, et de réclamer l'augmentation de terrains cultivables par le défrichement de bois et de régions montagneuses, de façon non seulement à faciliter l'accroissement de l'agriculture, mais encore de procurer du travail à des chômeurs. Une résolution fut également votée, qui, adressée aux députés aux Chambres fédérales, leur demandait de tenir compte avant tout, lors de la prochaine double élection au Conseil Fédéral, des qualités, de la hauteur de vues et de la fermeté de caractère des candidats, bien davantage que de considérations de partis, de cantons ou de régions. Si bien que l'on peut dire en terminant que cette Assemblée, destinée à démontrer la valeur et l'essence de la démocratie, qui est l'ordre dans la liberté, a pleinement atteint son but.

(Libre traduction du « Schw. Frauenblatt »).

Publications reçues

René Guisan par ses lettres, 2 vol. Lausanne, Editions La Concorde, 1940. Le vol. : 4 fr.

Il y a plus de vingt ans, M^{lle} Gourde, notre rédactrice, recevait une lettre de René Guisan, alors directeur de l'Ecole Vinet. Il lui demandait de faire un cours aux élèves des classes supérieures de son école sur le féminisme et les revendications sociales de la femme.

Cette lettre — qu'elle ait été conservée ou non

— ne figure pas dans l'admirable recueil de correspondance que nous livre aujourd'hui M. Pierre Bovet sous le titre : *René Guisan par ses lettres*. Les textes publiés, choisis avec le désir de nous donner une esquisse biographique et un portrait de René Guisan, ont été tirés de milliers de mises conservées par les correspondants de René Guisan — lettres, cartes, billets hâtifs, prouvant l'intérêt presque universel que cet homme au grand cœur porta aux choses et aux gens de son pays. « Ce qui frappe dans ses lettres », nous dit M. Bovet, « c'est la place qu'y tiennent ses correspondants. Si nous les avions données intégralement, elles nous auraient introduits dans leurs peines et leurs joies à eux, bien plus que dans les siennes propres ». Cette évocation de tout un monde a dû être sacrifiée : le choix de lettres — souvent mutilées — qui remplissent les deux gros volumes de M. Bovet, se borne à dessiner « par petites touches une grande figure, une très belle vie ».

Nous ne retrouvons donc pas ici l'écho de l'intérêt que René Guisan portait aux problèmes du travail féminin, — qu'il appréciait à sa valeur — ou à ceux de la position sociale de la femme qui, pourtant, le préoccupaient. On remarque même

Pour celles qui n'ont plus de patrie...

N. D. L. R. — Nos lectrices n'ont pas oublié l'appel que, dans un précédent numéro de notre journal, leur adressait l'Alliance de Sociétés féminines suisses pour venir en aide à la détresse des réfugiés dans certaines régions du Midi de la France. La dernière circulaire expédiée par l'Alliance à ses Sociétés affiliées, et dont on trouvera le texte plus loin, revient encore sur ce douloureux sujet, que l'on n'évoquera jamais assez devant nos yeux à toutes, femmes suisses, pour que, sachant ce que signifie vraiment la misère en ce début d'hiver 1940, nous venions en aide pendant qu'il en est temps encore à celles qui risquent de mourir de froid, de faim et d'épuisement. Aussi publions-nous ci-après le texte d'une lettre récemment reçue par M^{lle} C. Neff, présidente de l'Alliance, et dont, pour des raisons faciles à comprendre, nous ne transcrivons ici ni le nom du camp dont elle est datée, ni celui de sa signataire.

« Je sais combien sont généreuses les femmes suisses, et c'est pourquoi, dès que je suis arrivée ici, et y ai vu combien d'êtres humains y souffrent de la faim, du froid, et vont finalement y périr, si il ne leur est pas immédiatement porté secours, je me suis aussitôt tournée vers votre pays.

Je ne pense pas en écrivant ceci aux 10.000 nouveaux Juifs, qui, chassés d'Allemagne, il y a dix jours ont été dirigés sur ce camp-ci. Nombre d'entre eux, obligés en une heure de préparer leurs bagages et de partir, ont perdu la tête à tel point qu'ils ont oublié tout ce qui leur était le plus nécessaire. Mais presque tous ont avec eux la contrevaloir de 100 RM. ainsi que des provisions, des vêtements chauds, et sont relativement bien nourris.

En revanche, je me suis trouvée en arrivant ici en face du sort épouvantable de femmes et de jeunes filles de tout âge, qui, encore vêtues des légères robes d'été qu'elles portaient lorsqu'elles se sont enfuies de Belgique, vivent dans ce camp depuis le mois de mai. Elles n'ont plus de souliers, point de vêtements de rechange, point de manteau, point de linge, point de bas, et point de sous dans leur poche. Elles habitent dans des baraques de bois branlantes et mal

que relativement peu de lettres sont adressées à des correspondants féminins. Il n'y en a qu'un nombre restreint faisant allusion à l'activité qui, pendant une quinzaine d'années, lia René Guisan à un milieu féminin, auquel il se dévoua entièrement, l'Ecole Vinet. Peut-être est-ce dommage. Peut-être aussi, cette simplification restituée-elle à René Guisan sa personnalité qui, malgré un éparpillement apparent, était puissante et comme protégée de parois étanches, lui permettant, au milieu des occupations les plus diverses, de se consacrer à la poursuite d'un seul but, la réalisation de sa mission apostolique dans l'Eglise.

Toutefois, pour le lecteur attentif, la femme est extraordinairement présente dans cette vie d'un homme célibataire ; elle y est inspiratrice, elle y joue le rôle d'une force déterminante et d'une providence, en la personne de la mère de René Guisan, M^{me} Guisan d'Albenas. A travers tout ce recueil de correspondance apparaît l'intimité profonde, la compréhension sans défaillance qui unit une mère à son fils et fut la fondation sur laquelle s'édifia une noble carrière d'homme. A cet égard, la correspondance de René Guisan est un document psychologique émuant, qui rappelle à toutes les femmes leur part de res-

construites, sans fenêtres, dans lesquelles elles gèlent et souffrent de la faim au sens le plus strict du mot. Impossible de se représenter ce que sera l'hiver pour elles. Grâce à une collecte faite par une de vos organisations suisses, il est possible de donner trois fois par semaine aux plus misérables parmi ces misérables une assiette de soupe, mais qui n'est qu'une goutte d'eau dans un océan. Et parmi elles, se trouvent des femmes d'élite, des artistes magnifiquement douées mais qui n'ont plus la force nerveuse de résister à ce sort affreux si on ne leur aide pas. Je vous en supplie, chère Présidente, usez de toute votre influence pour que d'une manière ou d'une autre il soit venu en aide à ces malheureuses au nombre d'environ 450. Avant tout, il leur faut des vêtements chauds et de la nourriture. Et si il vous est interdit d'en faire sortir de votre pays, envoyez de l'argent afin que l'on puisse acheter sur place ce qui est indispensable. Mais le pays de France est devenu pauvre, et l'on ne peut plus faire beaucoup d'achats ici. On a mis à la disposition de ces femmes des couvertures et des matelas, mais c'est insuffisant. Elles sont toutes sous-alimentées à l'extrême, et en aucune manière prêtes à affronter l'hiver qui est habituellement très rude ici.

C'est pourquoi je vous supplie de tout mon cœur de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour qu'il soit venu en aide à ces malheureuses. Je suis naturellement à votre disposition pour vous envoyer un rapport plus détaillé. J'avais d'abord pensé à vous proposer de faire une action de secours comme cadeau de Noël, mais il n'est pas possible d'attendre encore, car si l'on veut que cette aide soit efficace, il faut qu'elle soit immédiate !

Merci au nom de toutes ces malheureuses.

Il est inutile d'ajouter quoi que ce soit à cet appel — sauf de rappeler que tous les dons en argent peuvent être versés au compte de chèques postaux de M^{lle} le Dr. Girod, à Genève, No 1. 4861, l'Alliance s'efforçant de réunir des fonds pour pouvoir faire faire un envoi à ces femmes qui vont mourir de misère, de faim et de froid, — et cela dans un siècle que nous croyions naïvement être un siècle de progrès !

vement vaudevillesée par des interprètes superficiels et à fleur de peau, prendra place dans le répertoire le plus goûté du public et alimentera bientôt les plus lucratives tournées provinciales.

L'ironie est glissante : elle apparaît jusque dans les majuscules. Homme de gauche, le critique du *Mercure* avait bien compris le sens de la pièce.

« Cette apparente contradiction entre Nora, poupée inconsciente, et Nora, femme consciente, si on ne veut la mettre à la charge d'un public incompréhensif, doit être attribuée surtout au jeu incomplet des acteurs. Une courte analyse de Nora montrera l'unité du personnage et l'absolue nécessité de sa détermination finale. » Ayant démontré que Nora n'est pas essentiellement norvégienne, mais plutôt encore germanique et danoise, il souligne qu'elle est surtout « celle qui attend le prodige ». « Ce n'est pas fortuitement, ajoute-t-il, qu'Ibsen a placé l'action à l'époque de Noël. On sent planer l'atmosphère de Noël. La fête où l'enfant attend l'accomplissement de ses vœux, curieux du prodige et du merveilleux, tout comme Nora attend de son mari la réalisation du prodige. C'est cette foi en l'intervention de quelque chose de surhumain qui forme le lien entre les deux Nora... Elle joue avec son enfant comme elle jouait avec ses poupées, comme son mari jouait avec elle depuis huit ans. Elle a été jouet durant toute sa vie, son père l'y avait habituée, son mari n'avait fait que continuer la tradition. Elle ignore la portée de ce qu'elle fait, s'entourant de petites coquetteries, de petits mensonges, qui ne sont en apparence que gazouillements d'oiseau pour augmenter son charme. Elle est « émue », « émue ». Elle attend toujours le prodige. Et quand le prodige ne vient pas, quand Helmer l'accable de reproches, elle sent soudain ce qu'elle doit faire. Elle s'en va, car elle a compris qu'avec cet homme suffisant, qui ne daigne pas regarder au-dessus de lui-même et qui, maintenant déjà, recommence à la traiter

en poupée, jamais elle ne saura s'éduquer en vue d'une union véritable. »

Ce critique lucide aurait dû marquer encore qu'en fait, Nora ne s'en va pas pour cette seule raison, mais aussi parce que son mari lui a déclaré qu'elle était désormais indigne d'élever ses enfants. L'argument, elle le reprend à son compte. Elle veut se rendre digne de sa tâche.

Plutôt que de la morale de la pièce, les critiques parisiens, Jules Lemaitre en tête, se précipitent et s'irritent de la vogue vraiment extraordinaire du théâtre d'Ibsen. Ils cherchent à prouver que le dramaturge norvégien n'avait, comme toute, rien inventé, et que des Français comme Alexandre Dumas, Villiers de l'Isle Adam et George Sand avaient fait de l'Ibsen avant Ibsen. De Jules Lemaitre, dans *Les Contemporains* (1893) :

« Notre accès de « septentrionisme » a été particulièrement violent et prolongé. C'est, depuis deux siècles, le Nord surtout qui nous attire. Les peuples de la neigeuse Thulé ont fait la conquête de la Gaule... George Sand et Alexandre Dumas ont cependant écrit avant eux. »

Il est certain que des romans comme *La Mare au diable*, *La Petite Fadette*, *François le Champi*, et *Le Meunier d'Angibant* sont des histoires de conscience. Ouvrons le premier des romans de Sand (p. 152) : « Indiana opposait aux intérêts de la civilisation érigés en principes les idées droites et les lois simples du bon sens et de l'humanité ». Indiana, c'est déjà Nora, en effet. Elle s'enfuit de chez le colonel Delamare dans le même sentiment que Nora de chez Helmer. De Ralph, un autre héros du même roman, il est dit aussi : « Il avait une croyance, une seule, qui

était plus forte que les mille arguments de Raymond. Ce n'était ni l'Eglise, ni la monarchie, ni la société, ni la réputation, ni les lois qui lui dictaient son sacrifice et son courage, c'était sa conscience. Dans l'isolement, il avait appris à se connaître lui-même, il s'était fait un ami de son propre cœur ».

Quant à *La Femme de Claude*, quant à *L'Etrangère* et à *La Princesse de Bagdad*, d'Alexandre Dumas, il est clair que ce sont des tragédies symboliques, modernes et féériques, comme les drames d'Ibsen. La première pièce surtout. Seulement, les héroïnes d'Ibsen se montrent nordiques, intellectuelles et chastes. Tandis que chez Dumas, la chair joue un rôle essentiel. Le point de rencontre, c'est la défense de la conscience pure, chargée par elle-même d'une mission parmi les hommes. Pour les deux dramaturges, Dieu et conscience sont synonymes. C'est la question du droit de l'individu, posée et résolue contre les lois humaines, dans le cas le plus grave : quand cet individu a le devoir, pour lui et pour d'autres, de ne se laisser ni amoindrir ni gêner.

Certains critiques, comme Léopold Lacour, ont tenté de faire jouer la comparaison en faveur de Dumas. La suite des événements a renversé cette prétention. *La Femme de Claude* ne se donne plus guère qu'à Paris, et encore. Tandis qu'avec son charme pénétrant et sa subite grandeur, si effrayante, Nora a conquis le monde. Et elle garde sa conquête.

Dorette BERTHOUD.

BIBLIOGRAPHIE :

R. G. LA CHESNAIS, *Henrik Ibsen. Oeuvres complètes*. Plon, Paris. — M. PROZOR, *Maison de*

poupée. H. Ibsen. Préface d'Ed. Rod. Perrin et C^{ie} Paris, 1919. — JULES LEMAITRE, *Les Contemporains*. (Littérature du Nord). Paris, 1893. — LUCIEN FOT, *Ibsen*. Ed. Rieder, Paris, 1936. — VICTOR BASCH, *Ibsen et George Sand*. Paris, 1898. — FRANCISQUE SARCEY, *Quarante ans de théâtre*. Paris, 1900-1902. — NOEL ET STOUILLIG, *Annales du théâtre et de la musique*. (1894). — LEOPOLD LACOUR, *Dumas et Ibsen* (*Revue de Paris*, sept.-oct. 1894). — HENRI ALBERT (*Mercure de France*, juin 1894). *Chronique théâtrale*.



Glané dans la presse...

Toujours le vote des femmes

De nombreux échos nous ont encore parvenus de la votation genevoise du 1^{er} décembre, desquels nous reproduisons ci-après les plus significatifs pour en compléter la collection. Voici d'abord un extrait de l'article de la vaillante suffragiste qu'est Elisabeth Thommen, dans la *National-Zeitung* (Bâle) :

« Autrefois — cela se passait au XI^{ème} siècle — des hommes discutaient dans un concile, par-dessus la tête des femmes, si l'on pouvait accorder à celles-ci une âme. A une voix de majorité, ce don leur fut gracieusement accordé. Et à Genève, en l'an de grâce 1940, il manque même cette voix de majorité masculine, qui aurait fait des ci-